

ANALYSE DES DISCOURS SOCIAUX DANS *LITUMA DANS LES ANDES*

YAO Niamien Pascal
Docteur ès Lettres
Université Alassane Ouattara
Département d'Espagnol

Résumé : Cet article analyse les discours sociaux présents dans *Lituma en los Andes* de Mario Vargas Llosa, se concentrent sur les thèmes de la violence, de la pauvreté, du Sentier lumineux et de la révolte. À travers ce roman captivant, l'auteur offre une représentation complexe et réaliste de la société péruvienne des années 80, en explorant les tensions et les dynamiques sociopolitiques de cette époque troublée. L'étude s'intéresse à la manière dont ces discours façonnent les personnages, les événements et les interactions, et comment ils contribuent à la compréhension des enjeux politiques et culturels du Pérou de cette période.

Mots clés : discours sociaux, *Lituma en los Andes*, violence, révolte.

Analysis of social discourses in Lituma dans les Andes

Abstract: This article analyzes the social discourses present in "Lituma en los Andes," focusing on themes of violence, poverty, the Shining Path, and rebellion. Through this captivating novel, the author offers a complex and realistic portrayal of Peruvian society in the 1980s, exploring the tensions and sociopolitical dynamics of the troubled era. The study examines how these discourses shape the characters, events, and interactions, and how they contribute to understanding the political and cultural issues of Peru during that time.

Keywords: Social discourses, *Lituma in the Andes*, violence, rebellion

Análisis de los discursos sociales en Lituma dans les Andes

Resumen: Este artículo analiza los discursos sociales presentes en "Lituma en los Andes" de Mario Vargas Llosa, centrándose en los temas de violencia, pobreza, Sendero Luminoso y rebelión. A través de esta novela cautivadora, el autor ofrece una representación compleja y realista de la sociedad peruana de la década de 1980, explorando las tensiones y dinámicas sociopolíticas de esta época turbulenta. El presente estudio examina cómo estos discursos dan forma a los personajes, los acontecimientos y las interacciones, y contribuyen en la comprensión de los problemas políticos y culturales del Perú de aquel período.

Palabras clave: Discursos sociales, *Lituma en los Andes*, violencia, rebelión

Introduction

L'œuvre littéraire *Lituma dans les Andes*¹ (M. V. Llosa, trad- A ; Bensoussan, 1996) est une fenêtre fascinante sur la société péruvienne des années 80. Publié en 1993, ce roman emblématique de l'écrivain péruvien nous plonge au cœur des montagnes andines, dans un petit village isolé où l'enquêteur Lituma est chargé de résoudre une série de mystérieuses disparitions. À travers ce récit captivant, Mario Vargas Llosa dépeint un panorama complexe et bouleversant de la réalité sociale du Pérou de cette époque troublée, marqué par des conflits internes et des mouvements révolutionnaires. Le Sentier lumineux et le Mouvement révolutionnaire Túpac Amaru (MRTA) s'opposaient violemment au gouvernement, plongeant le pays dans une guerre civile sanglante. Dans ce contexte de violence politique et de tensions sociales, "Lituma en los Andes" se présente comme un miroir des défis et des dilemmes auxquels la société péruvienne était confrontée.

Dans cette étude, nous chercherons à comprendre comment Mario Vargas Llosa représente les discours sociaux dans "Lituma en los Andes" et comment ils contribuent à la construction d'une image réaliste du Pérou des années 80. Nous nous interrogerons sur la manière dont ces discours donnent forme aux événements et aux interactions des personnages, ainsi que sur leur rôle dans la révélation des tensions et des dynamiques sociopolitiques de l'époque.

Nous postulons que les discours sociaux dans "Lituma en los Andes" agissent comme des vecteurs essentiels pour représenter la complexité et les contradictions de la société péruvienne des années 80. Ces discours mettent en lumière la violence politique, la quête d'identité, la modernité face à la tradition, et du progrès.

L'objectif de cette étude est d'analyser les discours sociaux présents dans le corpus pour mieux comprendre leur contribution à la représentation globale de la société péruvienne des années 80. Nous nous attacherons à déchiffrer les significations cachées derrière les dialogues des personnages, les récits des événements historiques et les descriptions des lieux, en mettant l'accent sur leur pertinence dans la compréhension des enjeux politiques et culturels de l'époque.

Notre analyse sera organisée autour de la notion du discours social et les discours sociaux sur la pauvreté, la révolte, la violence et sur le Sentier Lumineux. Nous nous

¹ « Lituma dans les Andes » est la version française de l'œuvre de Mario Vargas Llosa sur laquelle est portée notre présente étude.

pencherons sur la manière dont l'auteur représente la violence politique et la guerre civile, ainsi que sur la quête d'identité et la rébellion des personnages face à un contexte sociopolitique instable.

1- Le discours social

La notion de « discours social », qui a été développée essentiellement par Marc (M. Angenot, 1989), repose sur un fond de recherches très vaste qui englobe notamment les notions d'intertextualité, d'interdiscursivité et de dialogisme (J. Kristeva, 1969) ; (M. Bakhtine, 1981) ; de topographie et de topologie des discours d'hégémonie idéologique (R. Fossaert, 1983) ; d'analyse des lieux communs, des clichés et de la *doxa* (R. Amossy, 1997). Elle constitue par ailleurs l'une des branches importantes de l'arsenal théorique développé par la sociocritique des textes (C. Duchet, 1973) ; (C. Grivel, 1973). De fait, la sociocritique est, dès l'origine, pensée comme une manière d'ausculter le texte en le rapportant aux imaginaires sociaux qui l'informent, aux savoirs qui circulent au moment où l'écrivain publie son texte, aux implicites qui le traversent et qui supposent chez le lecteur une forme d'activation et d'investissement parfois laborieux lorsque le décalage temporel et donc culturel/historique s'avère important (G. Pinson, 2014).

Au cours des années 1970, l'idée d'analyser les occurrences de discours simultanés avait été abordée, y compris dans le contexte des romans, mais elle n'avait pas encore été mise en pratique à la même échelle et de manière organisée que ce qui a été réalisé par Angenot. L'on pourrait ajouter enfin que la notion rejoint certains éléments de la sociologie de (P. Bourdieu, 1980) puisque les « secteurs discursifs » s'organisent en une topographie qui n'est pas sans faire écho à l'autonomie relative des champs de la sociologie bourdieusienne.

Après avoir travaillé entre autres sur la paralittérature (M. Angenot, 1975) et sur les discours de combat (M. Angenot, 1982) c'est en 1989 qu'il fait paraître *1889, Un état du discours social*, proposant dès l'ouverture une définition générale de la notion :

(...) tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui narre et argumente, si l'on pose que narrer et argumenter sont les deux grands modes de mise en discours (M. Angenot, 1989, p.83).

À cette définition, se fonde sur la volonté de saisir la totalité des discours qui ont une destinée « publique » (c'est-à-dire imprimée ou « électronique »). Angenot ajoute les précisions suivantes :

Ou plutôt, appelons “discours social” non pas ce tout empirique, cacophonique à la fois et redondant, mais les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d’enchaînement d’énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible, le narrable et l’opposable, et assurent la division du travail discursif. Il s’agit alors de faire apparaître un système régulateur global dont la nature n’est pas donnée d’emblée à l’observation, des règles de production et de circulation, autant qu’un tableau des produits (M. Angenot, 1989, p.83-84).

Angenot va ainsi faire jouer son analyse sur deux plans toujours pensés en complémentarité : d’une part une conception de la totalité discursive comme forme de cohésion sociale et de coïntelligibilité, d’autre part une forme d’organisation des « régionalismes discursifs » (proposons l’expression pour renvoyer à l’ensemble fragmenté des différents secteurs du discours social, aux particularités, aux distinctions) qui sont toujours adossés à cette totalité régulatrice. Le discours social est donc une grande machine sociale qui produit des imaginaires, des topiques et des « thèmes » qui circulent d’un secteur à l’autre, mais aussi des particularités et des originalités, sources d’un « pas encore dit » qui demeurerait indicible s’il ne pouvait émerger comme formes distinctives au sein de la totalité. Angenot se donne ainsi les moyens de revisiter plus rigoureusement des notions souvent intuitivement définies, telles que « l’originalité », « l’opinion », et même la littérature, qui ne doit pas être isolée de l’ensemble du discours social.

Pour (C. Duchet, 1971, p. 8) « tout texte est déjà lu par la "tribu sociale", et que les voix étrangères et familiales se mêlent à la voix du texte pour lui donner volume et tessiture ». Ces propos préfiguraient plus ou moins la thèse développée par Angenot plus tard en 1989 dans son *Un état du discours social*. Tout d’abord, l’auteur de cette étude endosse l’aspect « théorie sociale » de l’approche de Duchet, et ce, en tentant de voir comment la socialité – les « voix » de la tribu – vient au texte. Pour en arriver à ses conclusions, Angenot doit cependant, sacrifier quelques idées défendues par Duchet.

Ainsi on peut en déduire que le discours social se comprend mieux au pluriel, puisqu’il ne s’agit pas dans un texte, d’un seul discours social, mais d’une panoplie de discours sociaux qui sont plusieurs propos et discours tenus sur plusieurs thèmes donnés.

2- LES DISCOURS SOCIAUX DANS LE CORPUS

Partant de l’analyse sociocritique de (C. Duchet, 1979, pp 3-8) qui « *interroge l’implicite, les pré-supposés, le non-dit ou l’impensé et les silences, et formule l’hypothèse de l’inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l’imaginaire* », il nous

est possible de faire une relecture de l'œuvre et en dégager les rumeurs sociales, c'est-à-dire les discours sociaux qui la transcrivent et la parcourent et qui s'articulent autour de thèmes comme la pauvreté, la violence, et le Sentier Lumineux.

2-1 Le discours sur la pauvreté

Comme l'auteur le situe dans le titre de l'œuvre, l'histoire se déroule dans les Andes précisément à Naccos, un campement minier enclavé dans les andes au Pérou. En effet, la majorité des habitants de Naccos sont des péons c'est-à-dire des paysans, agriculteurs, fermiers et pauvres villageois. Ainsi, les conditions de vie de ces habitants sont très modestes et révèlent une misère accrue. Les signes extérieurs de la modestie des villageois sont nombreux. Ils habitent dans des maisons peu spacieuses. Le narrateur le souligne lorsqu'il décrit le poste de Garde civil censé établir l'ordre et la justice :

Celui-ci comprenait une seule pièce, divisée en deux par un paravent de bois et protégée par une clôture de sacs remplis de pierres et de terre. D'un côté se trouvait le poste de la garde civile, avec une planche posée sur deux chevalets — le bureau — et une malle où étaient rangés le cahier de registre et les communiqués du service. De l'autre, mis cote à cote par le manque d'espace, il y avait les deux lits de camp. Ils s'éclairaient avec des lampes à pétrole et ils disposaient d'une radio à piles qui leur permettait, dans des conditions atmosphériques favorables, de capter Radio National et Radio Junin. (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p. 19)

Ici, le narrateur nous décrit les conditions difficiles dans lesquelles vivent et travaillent les autorités gouvernementales basées à Naccos. La souffrance que les autorités endurent dans l'exercice de leur fonction et le mode de vie auquel elles sont confrontées, font dorénavant partie intégrante de leur quotidien. Les deux agents de la garde civile fraîchement mutés pour élucider trois disparitions survenues dans ladite zone, sont d'ailleurs confrontés à un grave problème de matériels de travaux car tous les matériels présents dans le poste étaient hors d'usage et surtout archaïques.

Le narrateur le précise encore en poursuivant :

Sur le sol en terre battue il y avait des peaux de mouton et de brebis, des nattes, un fourneau, un poêle, des Calebasses, des pots en terre, les valises de Lituma et de Tomás et une armoire éventrée — l'armurerie — où ils rangeaient les fusils, les cartouchières et la mitrailleuse. (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 19-20)

Le narrateur rapporte également que la misère qui sévissait dans la région était causée d'une part par le gouvernement et d'autre part par les éléments du Sentier Lumineux ; un mouvement révolutionnaire de guérilla.

Le gouvernement en partenariat avec les entreprises étasuniennes installait des usines minières dans ces régions ; riche en minerais, l'État œuvrait et extrayait les ressources de la région au détriment des populations riveraines qui travaillaient comme ouvriers.. En effet, cette situation ne faisait qu'alourdir les peines des populations car tout s'écroulait autour d'eux, à telle enseigne que le minimum vital était inaccessible pour nombre d'entre eux beaucoup. Cet état de fait est souligné en ces termes : « *Les parents entraînent et ressortaient au bout de quinze minutes ou d'une demi-heure, la tête basse, en larmes, bouleversés, mal à l'aise, comme s'ils avaient dit plus ou moins qu'il ne le fallait et éprouvaient du remords* ». (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 98)

Les parents c'est-à-dire les villageois de la région constataient la situation tomber de charybde en scylla avec un salaire dérisoire qui ne servait que subsistance. Le passage suivant montre les difficultés qu'éprouvaient les populations du village d'Andamarca, lieu où les sentiéristes ont semé la terreur, en en faisant leur base arrière :

Une atmosphère lugubre et un silence envahissaient le village. Les gens s'efforçaient à brader tout ce qui leur restait pour pouvoir subsister et nourrir leur pauvre famille face à la peur et l'incertitude qui sonnaient le glas. Mais leur démarche précipitée avait sa raison car sous la menace d'une telle milice, ils ne pouvaient qu'agir en connaissance de cause, plusieurs femmes passèrent leur journée à réciter des litanies dans l'église de la place. (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p. 98)

Nous retenons de ce passage l'immense difficulté des villageois d'Andamarca qui, à force de vivre cette réalité dure et contraignante, finissaient par fléchir en se débarrassant de tout ce qui pouvait leur apporter des centimes pour faire face au quotidien.

Le narrateur rapporte qu'à Naccos, le même problème de survie et de faim était également présent. Et pour le résoudre les villageois étaient obligés d'avoir recours souvent au silence, à l'image des paysans qui donnaient moins d'informations sur la disparition de l'un des contremaitres de la route de peur d'avoir des représailles avec les rebelles. Ce qui augmentait leurs soucis sans pour autant apporter une solution définitive à leur problème.

Dans *Lituma dans les Andes*, le discours sur la pauvreté n'est pas l'un des plus percutants, mais il existe bel et bien. Ce thème semble expliquer et donner quelques aspects de réponses relatives à l'expédition injuste de l'agent Lituma dans les Andes. Mais, pour finir, afin de couvrir la classe dominante et également pour une politique raciste, il fut rétrogradé dans l'un des lieux les plus pauvres, dangereux où règne et sévit la guérilla.

La manière dont le thème de pauvreté est élaboré pourrait renforcer la thèse selon laquelle *Lituma dans les Andes* a été écrit pour décrire et démontrer d'une part les conditions

néfastes et périlleuses dans lesquelles vivent les populations andines sous un pouvoir corrompu et raciste.

D'autre part, le thème de la pauvreté traité pourrait aussi répondre à un choix idéologique adopté par l'auteur qui essaie de lever le voile sur la tragédie imposée à sa société et à son environnement. Le thème de la pauvreté se présente alors comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur les inégalités ou déséquilibres sociaux et contrecarrer le pouvoir impérialiste en attirant l'opinion publique sur l'intolérable misère de la société andine du Pérou. Cette misère est vue comme le résultat d'une politique exclusive qui à force d'exploiter et piller les défavorisés, certains parmi eux vont se démarquer et mener des luttes de révolte afin d'établir selon eux l'ordre et l'équité. C'est le cas des sentiéristes qui commettent des actes considérés comme de la révolte. La révolte du peuple contre le système car, ils ont pour objectif de détruire le pouvoir en place et instaurer un nouvel ordre qui assurerait le triomphe des masses populaires opprimées. Ce qui donne lieu au second point, le discours sur la révolte.

2-2 Le discours sur la révolte

La révolte ou rébellion est un sentiment d'indignation et de réprobation face à une situation injuste. Elle est aussi, dans un sens plus précis, le refus actif d'obéir à une autorité. Elle correspond donc à une large gamme de comportements : non-respect des normes sociales, désobéissance, tentatives d'insurrection, mutineries et rébellions. (J. GIRODET, 1976, p 2643).

Ainsi, la notion de révolte traitée dans notre travail et bien évoquée par l'auteur dans son œuvre est l'un des points saillants de tous ces discours sociaux. En effet, le thème de la révolte apparaît dans *Lituma dans les Andes* par l'avènement du « Sentier Lumineux », mouvement de guérilla des années 80 visant à établir l'ordre et l'égalité.- Un groupe qui entend selon le narrateur prendre leur destin en main par tous les moyens en faisant passer de houleux messages pour captiver l'attention de la communauté nationale et internationale et surtout étoffer leur rang :

Les miliciens connaissaient les lieux, ou alors ils étaient bien renseignés par leurs complices dans le voisinage. Ils postèrent des sentinelles à toutes les issues, tandis que les escouades ratissaient méthodiquement les cinq avenues parallèles de maisons et cabanes éparpillées en pates quadrangulaires autour de l'église et de la place communale. Les uns allaient en savates, d'autres en sandales et certains nu-pieds, si bien qu'on ne les entendait pas marcher dans les rues d'Andamarca, de terre ou d'asphalte, sauf dans l'artère principale, l'avenue Lima, couverte de gros pavés. Par groupes de trois et de quatre, ils

allaient tous droit tirer de leur sommeil ceux qui figuraient sur la liste . (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 89).

Ce passage montre comment ils procédaient pour s'introduire dans le village sans aucun soupçon afin de capturer selon eux les coupables et complices du gouvernement qui travaillent pour appauvrir les siens et ceux-ci devaient être châtiés pour faire passer un message. Et ce message avait pour but de semer la peur, la crainte afin de dicter leur loi de gré ou de force. Cet appel traduit par le discours est perceptible lorsque le narrateur relate leur procédure après intrusion :

Ils brandissaient des drapeaux rouges frappés du marteau et de la faucille qu'ils hissèrent au clocher de l'église, à la hampe de la maison communale et au sommet d'un pisonay aux fleurs rouges qui dominait le bourg. Tandis qu'on procédait aux jugements — ils procédaient par ordre, comme s'ils l'avaient déjà fait auparavant — certains peignaient sur des murs d'Andamarca des vive la lutte armée, la guerre populaire, le marxisme-léninisme pensée et guide du président Gonzalo et à mort l'impérialisme, le révisionnisme, les traîtres et les mouchards du régime génocide et anti ouvrier. Avant de commencer, ils chantèrent les hymnes à la révolution prolétarienne, en espagnol et en quechua, en annonçant que le peuple brisait ses chaînes (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 90).

Ces propos justifient que la façon dont le thème de la révolte a été traité pourrait stabiliser la thèse selon laquelle *Lituma dans les Andes* a été élaboré par Vargas Llosa dans le but de dénoncer cette politique péruvienne qui n'a qu'un but dans son organisation celui d'utiliser le peuple pour des intérêts égoïstes qui bien évidemment a des retombées néfastes sur les populations à tous les niveaux. C'est ainsi qu'a sonné l'heure de la révolte pour endiguer cette politique impérialiste, capitaliste et raciste pour le bien et le développement de tout le Pérou. Cette révolution conduite par les sentiéristes va ainsi commencer à s'étendre à toute la région andine peu à peu à travers les actes et les messages vigoureux qu'ils feront passer. Et pour y arriver il fallait de la hargne et surtout être sanguinaire pour instaurer la crainte et la suprématie, et c'est ce que le narrateur nous dit :

Ils parlaient à tour de rôle, en espagnol et en quechua. La révolution avait un million d'yeux et un million d'oreilles. Personne ne pouvait agir à l'insu du peuple et échapper au châtement. Ces chiens et ces ordures ont essayé de le faire et les voilà maintenant, à genoux, implorant la pitié de ceux qu'ils ont poignardés dans le dos. Ces hyènes étaient au service du gouvernement fantoche qui assassine les paysans, tire sur les ouvriers, vend le pays à l'impérialisme et au révisionnisme et travaille jour et nuit pour que les riches soient plus riches et les pauvres plus pauvres (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 91)

Il est clair que cet extrait souligne le discours sur la révolte selon lequel toute personne ayant servi de façon volontaire ou pas le pouvoir qu'ils décriaient, qu'ils méprisaient sera châtiée aux yeux de tout le monde pour marquer de leur encre indélébile de révolte. Bien que

l'auteur partage ce sentiment de révolte qui a pour but de déboucher sur un changement radical, il n'était pas du tout d'accord avec leur protocole, car il qualifiait les actes posés par ces révolutionnaires de terroristes et barbares. Cet extrait le clarifie :

On les exécuta en les faisant s'agenouiller, la tête appuyée contre la margelle du puits. On les tenait bien fermement tandis que les habitants, à tour de rôle, les frappaient avec des pierres qu'ils ramassaient sur le chantier de construction, près de la maison communale. La milice ne prit pas part aux exécutions. Pas un coup de feu ne fut tiré. On ne donna pas un coup de couteau. On n'usa pas de la machette. Les mains, les pierres et les bâtons suffirent, car allait-on gaspiller pour des rats et scorpions les munitions du peuple ? en agissant, en exécutant la justice populaire, les gens d'Andamarca prendraient conscience de leur pouvoir. C'était un destin irrémédiable. Ils n'étaient plus les victimes, ils étaient désormais les libérateurs (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 92)

Ces propos montrent que les pratiques auxquelles faisaient recours les révolutionnaires pour honorer et réitérer leur engagement à la révolte étaient contre nature, sauvages et inhumaines, bien qu'elles avaient pour objectif principal la justice et l'équité pour tous pour un Pérou nouveau. Ces actes allaient même au-delà :

Puis vint le jugement des mauvais citoyens, des mauvais maris, des mauvaises épouses, des parasites sociaux, des dégénérés, des putains, des pédés, des indignités d'Andamarca, détritiques putréfiés que le régime capitaliste féodal, soutenu par l'impérialisme américain et le révisionnisme soviétique, favorisait pour endormir l'esprit combatif des masses. Cela aussi changerait. Dans l'incendie purificateur de la prairie qu'était la révolution, brûlerait l'individualisme égoïste bourgeois et surgiraient l'esprit collectiviste et la solidarité de la classe (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 93)

L'expression de la révolte traduite dans ce passage, nous amène à comprendre que le narrateur en déplore et rejette les comportements asociaux et l'usage de la violence par les révolutionnaires sur les populations afin de faire passer leur message. La population pour la plupart pauvre a malheureusement le cœur attristé face aux actes qu'ils posent qui emportent généralement des personnes innocentes comme le couple de professeurs français sauvagement assassiné sur le chemin de Cuzco². Cette révolte selon lui va davantage faire sombrer le pays surtout la zone andine dans la désolation.

Ainsi, le narrateur expose ses faits pour amener le lecteur à saisir la gravité de cette forme de révolte pour les populations, car les tueries devenaient excessives dans la région :

— Hier la guérilla a fait une descente et pas mal de dégâts, expliqua-t-il en ôtant son casque et en secouant ses longs cheveux gras. — son blouson et son pantalon étaient trempés de sueur. — ils ont tué un de mes hommes et en ont blessé un autre. Je suis le

² *Cuzco*, *Cusco* (en espagnol péruvien) ou *Qosqo* [ˈqos.qə] (en quechua) est une ville du sud-est du Pérou au milieu de la cordillère des Andes

chef de la sécurité de La Esperanza. Ils ont emporté les explosifs, l'argent de la paie et mille autres choses (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 168)

Cette forme de révolte à travers les exécutions, tueries, massacres et disparitions montre un visage peu reluisant caractérisé par la violence et la barbarie. Cette violence manifestée à travers la révolte donnera lieu au prochain aspect à savoir le discours sur la violence.

2-3 Le discours social sur la violence

La violence est l'un des thèmes les plus développés et récurrents dans l'histoire de l'Amérique Latine pour ces guerres et révolutions sanglantes connues. (L. Maubert, 2017)

Cette violence est bel et bien présente dans l'œuvre, car les villages tels que Naccos, Andamarca ou encore la mine de La Esperanza sont soumis à de rudes harcèlements des narcotrafiquants, des mouvements de guérilla et de paramilitaires sans que l'armée officielle ne joue correctement son rôle d'agent défenseur. Le discours sur la violence dans *Lituma dans les Andes* est l'un des plus percutants et récurrents, car il semble exprimer le statut de la région dominée par les mouvements de guérilla. Le narrateur souligne d'entrée le traumatisme subi par le couple français en visite touristique par les assaillants :

Ceux qui avaient arrêté l'autocar parlaient à peine entre eux. Ils les entouraient et ils étaient nombreux ; vingt, trente, peut-être davantage. Que voulaient-ils ? Dans la clarté mouvante des lampes, Albert et la petite Michelle découvrirent des femmes parmi les assaillants. Les unes avec des passe-montagnes, d'autres le visage découvert. Certaines portant des armes à feu, les autres des bâtons et des machettes. Toutes étaient jeunes. (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 27)

Tous ces jeunes enfants envahis par la colère et la haine, commettaient des atrocités dont le jeune couple français sera victime.

— Tu vois ces pierres ? gémit-elle. Tu vois ? Le jour se levait rapidement sur le plateau et l'on distinguait très nettement les corps, les profils. Ils étaient jeunes, adolescents, l'air pauvre, et quelques-uns semblaient des enfants. Outre les fusils, les revolvers, les machettes et les bâtons, beaucoup tenaient des gros cailloux dans leurs mains. Le petit bonhomme au chapeau, tombé à genoux et les deux doigts en croix, jurait, en levant les yeux au ciel. Jusqu'à ce que le cercle se refermât sur lui, le cachant à leur vue. Ils l'entendirent crier, supplier. Se poussant, s'excitant, rivalisant les uns les autres, les pierres et les mains s'abattaient, se relevaient, s'abattaient, se relevaient.

— Nous sommes français, dit la petite Michelle.

— Ne faites pas cela, señor, cria Albert. Nous sommes des touristes français, señor. C'était presque des enfants, oui. Mais au visage âpre et buriné par le froid, comme ces pieds brunis que laissaient voir les sandales de pneu que certains chaussaient, comme ces grosses pierres dans leurs mains durcies qui commençaient à les frapper.

— Tuez-nous d'un coup, cria Albert en français, aveugle, étreignant la petite Michelle, s'interposant entre elle et ces bras féroces. Nous sommes jeunes aussi, señor. Señor ! (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 31)

Cet extrait montre comment la violence est utilisée de manière exagérée et même sur des personnes innocentes qui deviennent des victimes collatérales. Il faut souligner que le couple français était présent dans la région andine pour le tourisme et n'entretenait aucune relation avec la politique péruvienne. Ainsi le discours sur la violence relaté par le narrateur ici met-il en lumière les limites et les lourdes conséquences occasionnées par la révolution à travers ces mouvements de guérilla qui contrôlent, terrifient et désolent les populations andines.

Le discours sur la violence marque par ailleurs la peur et l'angoisse que ressentent les populations prises d'assaut par les miliciens, qui par le déroulement des exactions ne peuvent que subir les principes et faits établis par les miliciens. La peur de ne pas être tué comme ceux qu'ils viennent de voir, la peur d'agir pour le gouvernement et même la peur de fuir car tout choix s'averait dangereux voire mortel.

Mario Vargas Llosa ne cache pas son mépris face à cette milice qui utilise la violence sur son peuple, car selon lui elle suit un esprit malsain qui dirige toute cette révolution qui au lieu de se battre de façon légale, se cache derrière une idéologie révolutionnaire pour dominer, piller, terroriser et installer des bases pour le trafic de drogue très répandue dans la région. Et c'est cette peur qui justifie l'assujettissement des populations par la milice qu'il évoque:

La première à lever le doigt accusateur, poussée par les exhortations des femmes et des hommes armés qui se succédaient pour prendre la parole, fut Doña Domitila Chontaza. Chaque fois que son mari buvait un coup de trop, il la faisait rouler à terre à coup de pied en la traînant de « crotte de diable ». Celui-ci un petit bossu avec une mèche de porc-épic sur le crâne, jura que c'était faux. Puis en se contredisant, il avoua en geignant que, dès qu'il buvait, un mauvais esprit s'emparait de son corps, lui injectait la rage dont il devait alors se débarrasser en cognant. Les quarante coups de fouet laissèrent sa torve sanglante et tuméfiée (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 93).

Le discours social sur la violence montre à travers ce passage comment l'auteur essaie de montrer d'une part l'abandon des populations par le gouvernement, l'absence d'une armée ou d'un poste de police ou d'une gendarmerie pour assurer la sécurité des biens et personnes ; source de développement social. Aussi, le non règlement des litiges, crimes et actes ignobles posés à l'endroit des populations marque l'absence des institutions et d'infrastructures pour établir la loi et le droit. D'autre part, l'auteur insiste sur l'intauration totale de la violence, devenue monnaie courante sur sa terre natale, endeuillant les familles, divisant les partis politiques aux mouvements révolutionnaires de guérilla, ternissant l'image de son beau pays

et accentuant les conditions de vie du peuple andin déjà catastrophiques en créant le déséquilibre social.

Le discours social sur la violence semble relier les déchirures politico-sociales que le pays a traversées dans les années 80. En effet, dans ladite période, le pays a été ravagé par une guerre intestine opposant le Sentier Lumineux groupuscule terroriste qui voulait imposer son idéologie communiste par la violence et la junte militaire aux ordres du gouvernement qui commit aussi toutes sortes d'exactions sous prétexte de lutter contre le terrorisme. Les premières victimes de ce conflit ont été les paysans qui vivaient dans les Andes dont le narrateur fait état dans cette œuvre, pris en étau entre terroristes et militaires, et dont le sort a été ignoré par les médias et les politiques, du fait de leur modeste condition de vie et aussi de leur isolement géographique.

En somme, le discours social sur la violence exprimé par l'auteur dans *Lituma en Los Andes* transcrit les tortures subies par les paysans sous l'emprise de la guérilla communément appelée Sentier Lumineux qui est le responsable par excellence de toute cette violence.

2-4 Le discours social sur le Sentier Lumineux (SL)

Le Sentier Lumineux est un terme qui occupe une place prépondérante dans l'analyse des discours sociaux. En effet, le SL est un mouvement de révolution fondé en 1970 par Abimael Guzmán³, qu'il développa à partir de la doctrine marxiste, communiste et moïste-léniniste.

Quant à ce qui nous concerne ici, le discours social sur le SL par l'auteur, révèle les aspects négatifs, les actes immoraux et asociaux, les propos révolutionnaires démesurés exercés et tenus par ce groupe de guérilla sur la population andine. En se présentant comme défenseur et libérateur du peuple à travers son idéologie et sa stratégie de force et violence afin de se faire entendre et suivre, le SL agit contre la population qu'elle entend sauver et protéger par les exactions et violences. Les sentiéristes ne manquaient pas d'exprimer avec fierté leur appartenance à la lutte. À ce titre nous citons cet extrait :

³ Manuel Rubén Abimael Guzmán Reynoso, alias *camarada Gonzalo*, appelé aussi *presidente Gonzalo*, né le 3 décembre 1934 à Mollendo (province d'Islay, région d'Arequipa) dans le sud du Pérou et mort en détention le 11 septembre 2021 à Callao (Pérou), est un terroriste, philosophe, professeur d'université, homme politique, révolutionnaire péruvien fondateur et haut dirigeant du parti communiste révolutionnaire Sentier lumineux (PCP-SL), qui provoque le conflit armé du pays entre 1980 et 2000, causant la mort et disparitions de plus de 70'000 péruviens. Disponible sur rpp.pe, 11 septembre 2021.

Ils brandissaient des drapeaux rouges frappés du marteau et de la faucille, qu'ils hissèrent au clocher de l'église, à la hampe de la maison communale et au sommet d'un pisonay aux fleurs rouges qui dominait le bourg. Tandis qu'on procédait aux jugements — ils procédaient par ordre comme s'ils l'avaient déjà fait auparavant (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 30)

Mario Vargas Llosa, bien vrai qu'il détestait le pouvoir en place pour son injustice et sa marginalisation envers la majorité de la population c'est-à-dire les indiens, paysans, miniers, métisses, ne cache pas non plus son mécontentement pour les pratiques violentes voire racistes exercées par le SL. En réalité, nombreux sont les passages qui révèlent le mépris que ressent l'auteur à l'égard des actes ignobles, tristes et racistes posés par ce groupe. Et relativement aux actes terroristes, l'auteur le souligne lorsqu'il raconte l'histoire du couple français sauvagement tué alors qu'il était présent sur le sol Andin uniquement pour du tourisme et surtout pour Albert qui voulait montrer la beauté du paysage Andin à son épouse Michèle. Malheureusement, leur car fut intercepté par les assaillants du SL dont l'auteur nous fait le dessin à travers ces mots :

- nous sommes français, dit la petite Michèle.
- Ne faites pas cela, señor, cria Albert. Nous sommes des touristes français, señor. C'étaient presque des enfants, oui. Mais au visage âpre et buriné par le froid, comme ces pieds brunis que laissaient voir les sandales de pneu que certains chaussaient, comme ces grosses pierres dans leurs mains durcies qui commençaient à les frapper.
- Tuez-nous d'un coup, cria Albert en français, aveugle, étreignant la petite Michèle, s'interposant entre elle et ces bras féroces. Nous sommes jeunes aussi, señor. Señor ! (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 30)

L'auteur insiste sur le mépris qu'il éprouve pour le SL dans ce cas de figure, car la mort de ce jeune couple était totalement cruelle et inhumaine. Il le décrit par les coups de pierres qu'il recevait de la part des assaillants :

Le petit bonhomme au chapeau, tombé à genoux et les deux doigts en croix, jurait, en levant les yeux au ciel. Jusqu'à ce que le cercle se refermât sur lui, le cachant à leur vue. Ils l'entendirent crier, supplier. Se poussant, s'excitant, rivalisant les uns les autres, les pierres et les mains s'abattaient, se relevaient. (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 30)

Entre ces lignes nous notons automatiquement comment l'auteur raconte avec tristesse, mépris le sort qu'a subi ce jeune couple français que le SL considérait comme espion travaillant pour le compte du gouvernement.

Aussi, le discours social sur le SL dans cette œuvre montre également l'immaturation de ses partisans à œuvrer pour sa cause. En vérité, le SL utilisait en son sein des gamins, des filles et des illettrés pour mener ses actions et poser des actes asociaux contre la population après des discours révoltants. Ces enfants étaient guidés par une idéologie qu'ils ne

comprenaient guère car non seulement analphabètes et surtout sous l’emprise des stupéfiants. Et cela, le narrateur y porte un jugement dépréciatif lorsqu’il décrit l’image:

le jour se levait rapidement sur le plateau et l’on distinguait très nettement les corps, les profils. Ils étaient jeunes, adolescents, l’air pauvre, et quelques-uns semblaient des enfants. Outre les fusils, les revolvers, les machettes et les bâtons, beaucoup tenaient de gros cailloux dans leurs mains (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p 31).

Cet extrait atteste effectivement que le SL utilise des enfants, des adolescents sinon des mineurs dans toute la région andine afin d’accroître rapidement le groupe d’une part car la jeunesse reste la population la plus nombreuse et qui aspire à un lendemain meilleur, et d’autre part pour parvenir à former concrètement des leaders de groupes qui représentent et agissent, sans retenue pour la cause de la révolution.

Les garçons et les hommes prédominaient dans leurs rangs, mais il y avait aussi des femmes et des enfants, dont certains ne devaient pas avoir douze ans. Ceux qui ne portaient pas de mitraillettes, fusils ou revolvers, arboraient vieux fusils de chasse, bâtons, machettes, frondes et, en bandoulière, comme les mineurs, des cartouches de dynamite (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p. 90)

Ainsi, le discours social sur le SL se présente comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur et hargne ce groupe qui détruit et renverse l’ordre social en conduisant tous ces enfants à la guerre et aux autres formes de violence qui nuisent systématiquement à la société. Le SL peut être considéré comme le coupable de toutes ces disparitions survenues dans la région andine. Certaines personnes (maires, chefs de villages, représentants de l’État) sous la menace du SL changeaient de nom et disparaissaient dans la nature afin d’échapper à une mort certaine « d’abord le petit muet, puis l’albinos. Maintenant un des contremaitres de la route. C’est à ne pas y croire, brigadier ». (M.V. Llosa, trad-A. Bensoussan, p16).

Aussi, l’auteur dénonce le pouvoir d’alors d’être à la base de la naissance de cette guérilla car selon lui, l’État a trop opprimé, marginalisé et exploité les populations indiennes qui ont trouvé le moyen d’exprimer leur colère longtemps retenue. Un pouvoir que l’auteur a combattu aux élections présidentielles de 1990 avec un programme ultralibéral qu’il prévoyait. Et cela, (H. Gourdon, 2011, p. 9) le souligne :

Le 2 août 1987, Mario Vargas Llosa publiait dans le grand quotidien d’opposition liménien *El Comercio* un violent article contre un décret-loi émis le 28 juillet 1987 par la présidence apriste d’Alan García, qui annonçait à la surprise générale la nationalisation des principaux établissements gestionnaires du système financier péruvien (soit 10 banques, 17 compagnies d’assurance et six sociétés financières). Cet article constituait une sorte de réquisitoire dénonçant la dérive du gouvernement péruvien vers l’instauration d’un régime totalitaire.

Il avait donc cette volonté d’éclairer une logique politique, rationnelle et implacable. Vargas Llosa essaie de faire comprendre au lecteur comment fonctionne un militant politique

qui applique, sans états d'âme, des consignes et des ordres, aussi cruels soient-ils. Et même, plus d'une fois, l'auteur souligne combien ces jeunes du SL, devenus des sortes de robots meurtriers, ont objectivement raison de se révolter.

« Avant de commencer, ils chantèrent des hymnes à la révolution prolétarienne, en espagnol et en quechua, en annonçant que le peuple brisait ses chaînes » (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p. 90). Un peuple qui souffrait de tous les maux sociaux infligés par les gouvernants et n'avait qu'un seul recours pour espérer un changement, à travers un mouvement révolutionnaire. Aussi, pour éveiller et amener les villageois à épouser leur cause, ils tenaient des discours révoltants et propres aux réalités que vivaient ces derniers. L'auteur le rapporte dans l'extrait suivant :

Ils parlaient à tour de rôle, en espagnol et en quechua. La révolution avait un million d'yeux et un million d'oreilles. Personne ne pouvait agir à l'insu du peuple et échapper au châtement. Ces chiens et ces ordures ont essayé de le faire et les voilà maintenant, à genoux, implorant la pitié de ceux qu'ils ont poignardés dans le dos. Ces hyènes étaient au service du gouvernement fantoche qui assassine les paysans, tire sur les ouvriers, vend le pays à l'impérialisme et au révisionnisme qui travaille jour et nuit pour que les riches soient plus riches et les pauvres plus pauvres (M. V. Llosa, trad- A. Bensoussan, 1996, p. 90-91).

Il en ressort clairement de ce passage, la colère qu'éprouve l'auteur contre les gouvernants car note que le peuple est opprimé, les péons licenciés dans les mines, les travaux acharnés des paysans au profit de la classe bourgeoise. Les régions andines enclavées, le déséquilibre politique, économique et social en un mot, tout ceci donne un sens réel à la naissance de la révolution, donc du SL afin d'essayer de nettoyer cette race de dirigeants corrompus.

En somme nous pouvons dire que la manière dont le discours social sur le SL est relaté dans *Lituma dans les Andes* pourrait répondre à deux raisons que l'auteur essaie de véhiculer. D'une part, montrer au lecteur, que les raisons qui ont poussé la naissance de ce mouvement révolutionnaire sont justifiées.

D'autre part, l'auteur déplore les exactions du SL bien qu'il approuve la vision d'établir l'ordre et l'équilibre par l'emploi de la terreur. Celles-ci dans sa manifestation ont causé plusieurs pertes en vies humaines et ont posé des actes racistes comme le massacre du jeune couple français venu faire du tourisme et la capture de Madame d'Harcourt et des techniciens de l'environnement qui étaient présents pour une expédition environnementale dans la région andine en vue de son développement.

Conclusion

Dans "Lituma en los Andes" les discours sociaux sur la violence, la pauvreté, le Sentier lumineux et la révolte se révèlent être des éléments fondamentaux qui façonnent une représentation complexe et saisissante de la société péruvienne des années 80. À travers ce roman captivant, l'auteur nous plonge dans un monde où la violence politique, la misère, la radicalisation et la quête de liberté s'entremêlent pour former un récit riche en tensions et en émotions.

Les discours sociaux sur la violence politique occupent une place centrale dans "Lituma en los Andes". L'auteur dépeint avec réalisme les ravages de la guerre civile au Pérou, où les forces du Sentier lumineux s'opposent violemment au gouvernement, semant la terreur dans les régions rurales. À travers les témoignages des personnages, les récits des événements et les descriptions des lieux, Vargas Llosa expose la violence brute et déshumanisante qui a marqué cette période sombre de l'histoire du Pérou.

La pauvreté est également au cœur des discours sociaux dans le roman. Vargas Llosa dépeint un paysage où la misère et la précarité sont le lot quotidien des habitants des Andes. Les personnages de "Lituma en los Andes" sont confrontés à des conditions de vie difficiles, dépourvus de ressources et d'opportunités. Ces représentations révèlent la dure réalité des populations rurales marginalisées et soulèvent des questions sur les inégalités sociales et économiques qui persistent au Pérou.

Le Sentier lumineux, mouvement révolutionnaire radicalisé, occupe une place prépondérante dans les discours sociaux du roman. À travers les dialogues et les interactions des personnages, l'auteur explore les raisons qui poussent certains individus à se rallier à une idéologie violente et extrémiste. Cette représentation complexe du Sentier lumineux nous amène à réfléchir sur les motivations et les conséquences des mouvements radicaux qui ont marqué l'histoire de nombreux pays.

En conclusion, "Lituma en los Andes" de Mario Vargas Llosa est bien plus qu'un simple roman, c'est une œuvre qui transcende les frontières du récit pour devenir un reflet profond de la société péruvienne des années 80. Les discours sociaux sur la violence, la pauvreté, le Sentier lumineux et la révolte sont autant de fils conducteurs qui tissent la trame de cette réalité complexe et bouleversante. À travers cette analyse des discours sociaux, nous avons pu mieux appréhender les enjeux sociopolitiques et humains qui ont marqué le Pérou de cette époque, tout en reconnaissant le pouvoir de la littérature à refléter, questionner et comprendre le monde en perpétuelle évolution.

Bibliographie

- AMOSSY Ruth & HERSCHBERG PIERROT Anne(1997), *Stéréotypes et clichés*, Nathan université, Paris.
- ANGENOT Marc (1989). *Ideología republicana, ideología "boulangista" y hegemonía dóxica en el discurso social de 1889*, Montreal.
- ANGENOT Marc (1982). *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, Paris.
- ANGENOT Marc (1975). *Le roman populaire. Recherche en paralittérature*, Montréal.
- BARTHES Roland(1972). *Le degré zéro de l'écriture*, Le Seuil, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1980). *Le sens pratique*, Minuit, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1988). *Lecture du réel*, Sociale, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1999). « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^{os} 126-127, p. 3-28
- CECCONI Arianna (2013) « Cuando las almas cuentan la guerra », in Ponciano del Pino et Caroline Yezer (dir.), *Las formas del recuerdo: etnografías de la violencia política en el Perú*, Lima, IEP, Ifea, et *I sogni vengono da fuori. Esplorazioni sulla notte nelle Ande Peruviane*, Florence, Edit Press, coll. « Calle América 3 ».
- DUCHET Claude (1979). *Sociocritique*, Nathan, Paris.
- DUCHET Claude (1971). « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit » dans *Littérature*, n°1, Ed. Larousse Paris, pp 5-14.
- DUCHET Claude (1973). « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n° 16, Seuil, Paris.
- DUCHET Claude avec MAURUS Patrick (2011). *Un cheminement vagabond : nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Honoré Champion, Paris.
- FOSSAERT Robert (1973), *Les structures idéologiques*, Seuil, Paris.
- GOURDON Hubert (2011) « Vargas Llosa en politique », *Cahiers des Amériques latines*, Paris.

- GRIVEL Charles (1973) *Production de l'intérêt romanesque : un État du texte, 1870-1880*, Mouton, La Haye-Paris.
- HERRY Mylène (2013). *Le témoignage et les formes de la violence dans la littérature péruvienne (1980-2008)*. Thèse de Doctorat littératures, Toulouse : Université Toulouse le Mirail- Toulouse II.
- VARGAS LLOSA Mario (1996). *Lituma dans les Andes*, trad. BENSOUSSAN Albert, Gallimard, Paris.